

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Autour d'un million

Hoche, Jules

Paris, 1896

Chapitre XII

urn:nbn:de:hbz:5:1-25018

XII

Dans l'ancien cabinet d'affaires d'Albert, transformé en bureau de la Direction de *l'Universel*, Maurice était maintenant installé à la propre place occupée jadis par son frère.

Ses nouvelles fonctions lui pesaient déjà tant elles comportaient de contacts malsains, de misérables et compromettantes responsabilités. Chargé de toutes les relations purement littéraires, il s'était tout d'abord réjoui d'entrer en contact intime avec l'élite intellectuelle et morale de Paris, une élite où lui-même se fût fait une place dès long-

temps si écrire ne lui eût paru la plus stérile et la plus décevante des occupations, la moins propre aussi à satisfaire son âme de rêveur assoiffée d'imprévu. Maintenant qu'il les étudiait de près, tous ces princes de la critique et du roman, c'étaient des hommes comme les autres, plus vaniteux seulement, plus envieux, plus médisants, plus incurablement égoïstes et impies en leur faux culte de l'art pour l'art. Aucune aristocratie d'âme, ni intimité, ni pudeur personnelles, des vices indicibles, un idéal dévoyé, gangrené, confinant au sadisme et à la folie ; et des dessous d'existence malpropres, la sécurité matérielle, que ne peut donner la plume, arrachée aux plus tristes compromis d'intérieur, aux plus navrantes prostitutions physiques ou cérébrales. Avec cela, une absence presque totale de bonté, de justice, d'impartialité, plus fréquente encore chez ceux qui étaient arrivés facilement, à la faveur d'un grand nom plus ou moins bien porté, que chez ceux dont la jeunesse avait connu toute l'amertume, toutes les

âpretés de la lutte quotidienne. Souvent aussi, un fonds étonnant de préjugés, de sottise, une étroitesse de vues, une banalité d'horizons rendant leur conversation plus intolérable que celle du dernier des bourgeois caricaturés et bafoués dans leurs œuvres. C'était à croire que dans le partage de leur être entre le livre et la vie vécue, celui-ci avait absorbé le meilleur d'eux, ne laissant qu'un *moi* résiduaire et bourbeux au fond de leur précaire humanité. De sorte que Maurice en arrivait à rendre grâce au ciel de n'avoir jamais touché à une plume, de se sentir d'une autre chair, d'un autre sang que tous ces abstracteurs de quintessence dont l'occupation favorite consistait à traîner le Rêve, son idole, sur la claie malpropre de leur triste personnalité.

De ses vues et de ses goûts personnels d'ailleurs, il n'était même pas question, son rôle de directeur littéraire faisant de lui tout au plus une sorte de chef constitutionnel de la rédaction, sans initiative, sans autorité, soumis aux trente-six volontés des

gros bonnets de l'entreprise, exécuteur servile des macabres fantaisies d'un Choron ou d'un Mezzaro, ce dernier finissant par ouvrir les portes du journal à tout un groupe de dentistes de lettres qui semblaient s'être juré d'introduire de force leur davier dans la bouche des lecteurs.

Maurice avait eu beau se rebiffer, protester, en appeler à son frère, la réponse invariable d'Albert était qu'il ne pouvait pas lutter contre l'or de Mezzaro, un or qui pour sentir le métal des râteliers hors d'usage ne fondait pas moins bien et moins vite au creuset du journal. Et il n'avait que trop raison sur ce point, le grand seigneur, il faisait mieux que fondre, l'or de Mezzaro et des autres piliers de la réclame quotidienne, il s'évaporait, se volatilisait avec une sinistre et déconcertante rapidité, jetant un commencement de panique déjà parmi les fidèles de la première heure qui ne pouvaient se mettre en tête que la confection d'un journal quotidien coûtât tant d'argent.

A plusieurs reprises déjà, Maurice avait surpris des murmures vagues, des menaces de défection, des retraites brusques d'êtres raisonnables, bien couverts et bien pensants, qui partaient sur un mot sceptique et qu'on ne revoyait jamais plus. Et, de fait, la véritable vogue du journal avait duré quinze jours au plus. Quand le premier numéro avait paru, hurlé sur les boulevards, affiché sur les murs, promené à dos d'hommes, mis à toutes les sauces de la publicité diurne et nocturne, rehaussé par tous les condiments de la réclame américaine, on avait pu croire un instant à un grand succès. Les abonnements affluaient, c'était comme un coup de folie qui passait sur la petite épargne, tout le monde voulait être actionnaire d'un ensemble d'entreprises promettant des dividendes fabuleux obtenus par des procédés qui paraissaient à première vue plus licites et moins dangereux surtout que les tripotages financiers ordinaires ; et le vague même des promesses d'Albert les rendait plus alléchantes encore,

jouait le mystère de ces mirages aériens qui finissent par halluciner leurs victimes et leur donner le vertige.

On était dans la quatrième semaine maintenant, et déjà le mouvement s'arrêtait, enrayé par de sourdes défiances. Le contingent sérieux des visiteurs du rez-de-chaussée de la rue de Londres, se raréfiant soudain, laissait les bureaux aux prises avec l'inexpugnable phalange des meurt-de-faim, des incompris, des ratés que tout journal nouvellement fondé fait surgir du pavé de Paris, armée toujours prête à tenir campagne, composée d'épaves de tous les mondes, de fruits secs de tous les carrières, et qui se renouvelle presque entièrement dans l'espace de deux ou trois ans, ce qui explique qu'elle ait pu résister victorieusement aux nombreuses tentatives faites en tous temps pour la licencier et la renvoyer dans ses improbables foyers.

C'était un assaut quotidien livré au bureau de Maurice par des grappes tenaces de faméliques venant saluer, dans la personne

du rédacteur en chef, le Messie des ventres creux et des cervelles alcoolisées, parlant haut, fumant, crachant par terre, tapant sur le ventre des huissiers, terrorisant le client sérieux qui venait s'inscrire pour un abonnement, une part de fondateur, une collaboration financière quelconque, et qui ressortait ahuri, miné dans sa confiance première, déjà regrettant son argent.

Le péril entrevu, Albert avait commencé par s'éclipser, se rendre invisible, gouvernant son entreprise du fond d'une retraite inviolable, à l'abri derrière la consigne formelle de renvoyer à son frère tous les visiteurs suspects, les inconnus, les gens sans nom et sans gants, apporteurs d'idées boiteuses, de combinaisons mort-nées.

Le meilleur de son temps occupé à se débattre contre les envahissements de cette tourbe effarante, Maurice coulait des jours sinistres, d'un noir d'abîme, vides de toute émotion noble, de toute joie, de toute satisfaction intimes.

Sitôt son travail quotidien expédié, il

rentrait chez lui, et, invariablement, trouvait sa femme de méchante humeur. Il était rare qu'elle n'eût un prétexte pour se barricader dans sa chambre dès qu'il se montrait. Tout agaçait Madame, tout l'énervait. A table même, c'était, sous l'œil sournois de la bonne, des silences méprisants à la gifler. Le plus triste pour Maurice était que cette tension presque insupportable de leurs rapports quotidiens remontait à la soirée donnée chez son frère; or, Albert ayant affirmé qu'il s'était acquitté de sa mission le plus habilement possible, Maurice devait en conclure que Julia avait pris la chose comme seule une âme vulgaire pouvait la prendre, lui faisant une honte de sa délicatesse même, un crime de tous les sacrifices consentis pour celle dont il s'était cru aimé.

Blessé dans son orgueil, il ne crut même pas devoir se justifier, et Julia, de son côté, eut ce raffinement imbécile de s'interdire aucune allusion directe à la prétendue confiance d'Albert; mais elle était, dans toute

son attitude, dans tous ses gestes, l'allusion, dans des poses excédées, des hausséments d'épaules, des ricanements de femme qui en a pris son parti, mais qui pourrait vous faire rentrer sous terre d'un mot, dans la façon insolente dont elle le toisait, si d'aventure il se permettait un avis sur une dépense à faire ou à ne pas faire, dans des mots à double sens aussi, des parallèles sournois qui faisaient ressortir à côté de la brillante carrière déjà fournie par Albert, la situation humble et subalterne de Maurice, son employé salarié; elle était surtout dans cette perpétuelle humeur frondeuse qui lui faisait rechercher toutes les occasions de méconnaître et de piétiner l'autorité du mari: bonnes congédiées sans son assentiment, achats inutiles, sorties indues, correspondances et fréquentations affichantes avec la femme d'Evrard que Maurice tenait pour suspecte, et jusqu'à des perfidies de mégère le persécutant dans ses goûts pour les mets sucrés, prodiguant dans le menu quotidien les plats qu'il aimait le

moins. Et elle croyait positivement, en faisant cela, user de représailles légitimes, en femme supérieure que l'indignité même de l'homme à qui elle a imprudemment associé sa destinée affranchit de tous devoirs. Or — et c'était cela qui confondait Maurice — de toutes les créatures humaines avec qui il s'était rencontré dans la vie, sa femme était celle qui l'avait le moins compris, tandis que lui, quelques jours de contact intime, quelques heures à peine, lui avaient suffi pour parcourir d'un bout à l'autre les piètres feuillets de son âme. Où prenait-elle alors l'absurde chimère de sa supériorité ? par quel mystère une telle nature, incapable d'une idée élevée, d'un sentiment profond, pouvait-elle se concevoir supérieure à qui que ce fût ?

Dans leurs duels d'intérieur, elle ne triomphait que par le mutisme, les retraites glaciales, tournant le dos à Maurice, fermant les portes au nez de ses arguments inachevés. Consentait-elle à discuter, c'était avec des raisonnements impersonnels, des

phrases toutes faites ramassées dans des livres bêtes, une logique de nourrice dénaturant l'essence des mots et des choses, généralisant des cas isolés, inauthentiques, faisant intervenir comme articles de foi d'absurdes maximes estropiées par les cent mille bouches qui les avaient répétées avant elle. Comme la plupart des êtres de sa caste, elle n'avait de sentiments que par reflet, par imitation, par une habitude prise d'attacher telle signification triste ou joyeuse à telle sensation plutôt qu'à telle autre et de s'étourdir ensuite avec l'expression verbale qui la résumait. Dans une circonstance donnée, elle prenait invariablement l'attitude qu'elle avait vu prendre le plus fréquemment aux autres et répétait aussi fidèlement que possible les mots dont ils s'étaient servis. Et ces mots lui tenaient lieu d'enthousiasme, d'émotion, de pitié, d'instinct religieux, de tout.

Elle allait à confesse, communiait, observait le jeûne du vendredi, achetait même

des indulgences, mais elle n'aurait pas donné deux sous à un pauvre.

Elle mettait une sorte de point d'honneur à ne s'attendrir que sur des malheurs imaginaires ; de ceux qui n'avaient pas la prétention de faire vibrer chez elle une corde humaine absente ; son manque de cœur, son indifférence aux maux des autres, elle les justifiait volontiers en faisant remarquer qu'elle-même était dure au mal, ne ressemblait pas à ces gens qui pleurent pour le moindre bobo. Et de fait, toute sa structure physique trop matérielle, le grain épais de sa peau, l'empâtement des traits nerveux de la face impliquaient une médiocre capacité de pâtir par les nerfs, suggéraient à Maurice la comparaison de ces animaux inférieurs dont on présume qu'ils ne doivent pas souffrir, même suppliciés, leurs plexus rudimentaires n'étant susceptibles que de sensations confuses et incomplètes.

Ses rares épanchements affectaient un cours plutôt brutal que troublant, se résol-

vaient en crises animales, dépouillées de toute esthétique passionnelle, de tout raffinement métaphysique. Son amour n'avait ni grammaire, ni syntaxe, ni même d'alphabet.

.

Et malheureusement, songeait Maurice, c'est cette façon d'entendre l'amour qui jette tôt ou tard à l'adultère les femmes comme elles, en séquestrant leur navrant idéal dans les bornes étroites des satisfactions charnelles.

Mais il repoussait quand même cette sinistre prévision, se sentant incapable de rien faire pour prévenir ou conjurer le danger. Il était pourtant doué de cette seconde vue qui est l'arme naturelle de tous les sensitifs, une sorte d'avertisseur électrique tenant leur moi au courant des moindres variations de l'atmosphère où ils plongent, des êtres qui les entourent ; mais c'était là, en somme, un instrument de sondage et de précision, sans prise sur les frustesses d'âme

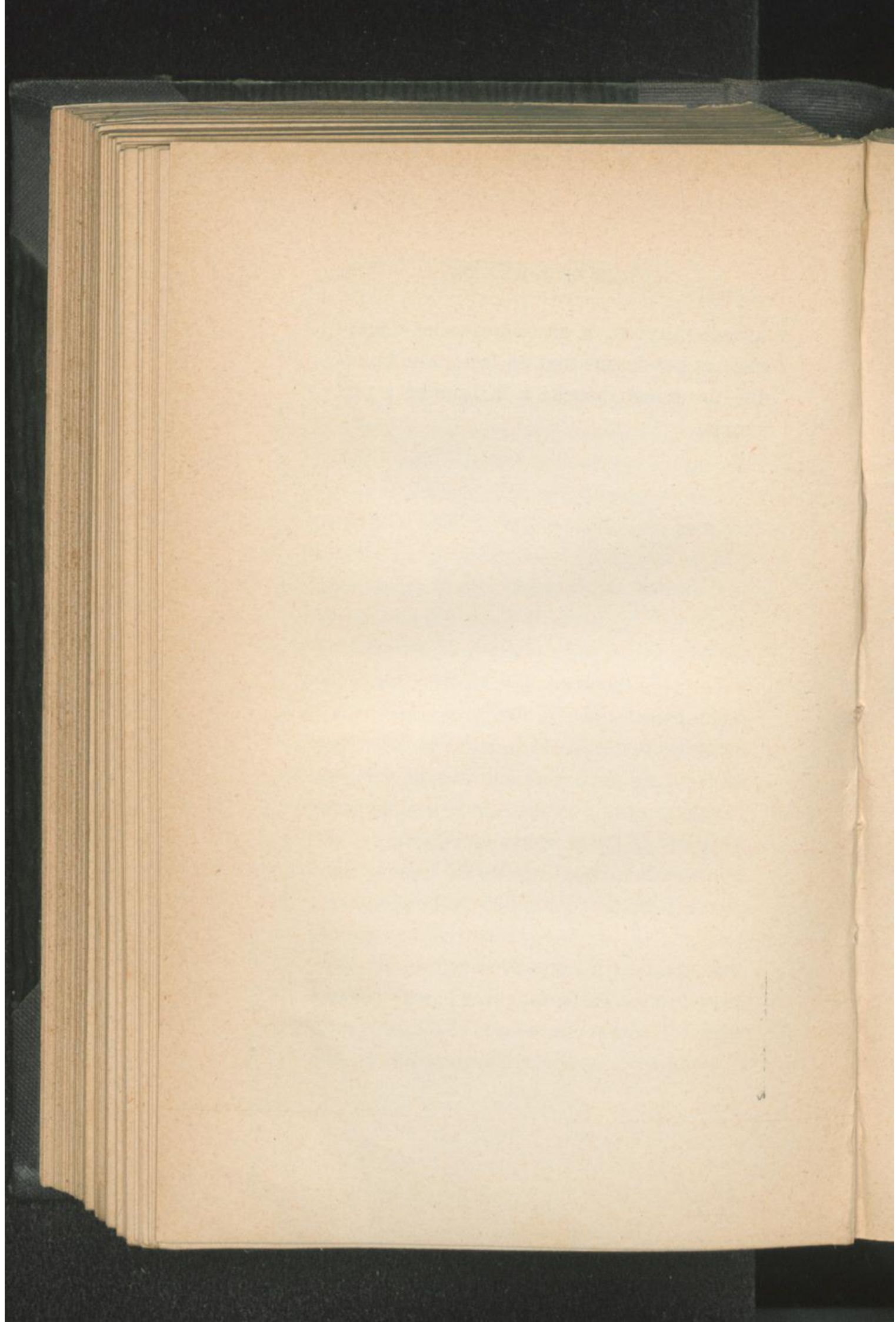
de Julia qui jouissait de ce privilège commun à tous les êtres sans défense psychique de dérouter l'observation et l'analyse.

Elle n'avait même pas l'excuse d'être une compliquée, comme elle le croyait; ses silences cachaient tout simplement la désespérante aridité de son cerveau; ses prétentions à la profondeur se bornaient à une façon spéciale de plafonner, en âme ulcérée qui se réfugie dans le rêve, ou d'abaisser sur Maurice l'insolente pitié de son regard de lionne, veuf de tout prestige.

Avec elle, concluait Maurice, c'était l'inimaginable et l'impossible à prévoir qui arriveraient. Si elle devait le tromper, elle le ferait un jour tout bêtement, sans préparation aucune, sans même y avoir pensé la veille, sans l'excuse de l'amer roman cérébral qui précède l'adultère des femmes supérieures.

Et, découragé, il se croisait les bras, abdiquant toute lutte, renonçant à s'enfoncer plus avant en la ténébreuse spirale de cette âme où il n'avait découvert que des moisis-

sures honteuses, de grossières toiles d'araignée, et par-dessus tout un froid, une humidité de caveau bouché à la lumière à tout jamais.



XIII

Le *grand seigneur* avait appris de la bouche même de son frère les détails de la crise aiguë où sombrait la paix du ménage. Or, bien qu'il fût ou qu'il crût être au mieux avec l'oncle, qui lui avait fait récemment des avances de fonds considérables, il voyait, non sans quelque raison, un danger dans l'excès même de la détresse de Maurice, excès pouvant suggérer à ce dernier l'idée de faire un suprême effort pour rentrer en grâce auprès du vieillard dont lui, Albert, s'estimait déjà le légataire universel.

De graves soucis personnels l'incitaient